

**Pierre Duchesne. *Jacques Parizeau*, tome 3, *Le régent*.  
Montréal, Québec Amérique, 2004. 604 p.**

Denis Monière

Volume 6, numéro 1, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024259ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024259ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monière, D. (2005). Compte rendu de [Pierre Duchesne. *Jacques Parizeau*, tome 3, *Le régent*. Montréal, Québec Amérique, 2004. 604 p.] *Mens*, 6(1), 111-114.  
<https://doi.org/10.7202/1024259ar>

**Pierre Duchesne. *Jacques Parizeau*, tome 3, *Le régent*. Montréal, Québec Amérique, 2004. 604 p.**

Qualifier Jacques Parizeau de « régent » donne deux lignes d'interprétation du personnage. Soit par ce vocable le biographe veut mettre en relief le côté monarchique de l'homme motivé par l'exercice du pouvoir dans un contexte provisoire de minorité politique, soit il veut désigner celui qui tel un pédagogue enseigne à son peuple les vertus du courage et de la détermination politique pour accéder à la majorité politique. Le choix de cette référence monarchique est étrange et nous semble discutable, d'une part parce que l'auteur utilise beaucoup plus fréquemment le concept de « croisé » pour désigner son sujet et d'autre part parce que cette association d'idées ne résume que partiellement le personnage. Elle reflète sans doute certains traits de caractère de Jacques Parizeau qui a été souvent perçu comme distant, hautain, se donnant des airs de Monsieur sait tout. Mais l'essentiel n'est pas là. Sa philosophie de l'action politique n'est pas monarchique, on la qualifierait plutôt de républicaine. Parizeau, et l'auteur nous le rappelle à plusieurs occasions, concevait la politique comme un débat d'idées où la clarté devait l'emporter sur toutes les autres considérations afin que le citoyen soit en mesure de faire un choix éclairé. Une phrase de Philippe Séguin citée par l'auteur résume bien l'homme : « Vous avez cette qualité de détermination qui signale les grands démocrates quand ils entendent faire l'histoire et qui consiste à afficher nettement leur intention, leur projet, puis à se soumettre aux suffrages du peuple. » (p. 341) N'est-ce pas ce que Parizeau a fait en quittant sa fonction après le référendum de 1995 ?

Ce tome III de la biographie de Jacques Parizeau nous plonge au cœur de la période la plus palpitante de la vie de l'homme et de celle du Québec. Elle montre comment l'homme politique inspiré par la confiance en soi et animé

d'une volonté inébranlable peut exploiter les circonstances pour tenter de changer le destin collectif... et qu'il peut aussi en dépit d'immenses qualités échouer. Toute sa carrière politique fut motivée par la réalisation de la souveraineté et pour l'atteindre il s'est évertué à combattre la peur de prendre des décisions qui anémie le destin du peuple québécois :

Il est ridicule d'avoir peur de voter alors que des peuples, ailleurs dans le monde, se battent au sang pour avoir un pays. Je n'ai jamais pensé que la souveraineté était un risque ou qu'elle avait des effets négatifs. J'ai toujours pensé que la souveraineté était un moyen de consolider l'économie du Québec... Je n'ai jamais eu peur de la souveraineté. (p. 373)

Le biographe qui veut restituer la vie d'une personnalité politique encore en activité prend le risque de s'identifier à son héros et de le glorifier car il n'a pas la distance temporelle nécessaire pour faire la part des choses et construire son histoire à partir de sources documentaires diversifiées. Dans ce genre d'exercice, il y a forcément un biais de méthode car cette biographie s'appuie pour l'essentiel sur des témoignages d'acteurs politiques qui ont été recueillis entre 2000 et 2003. Ces témoins reconstruisent la trame des événements à partir de leurs souvenirs et sélectionnent ceux qui sont souvent les plus favorables au chef politique qu'ils ont servi. Pas étonnant qu'il y ait une aura d'homme exceptionnel, de génie de la nation qui s'attache à Jacques Parizeau.

Le lecteur ne peut qu'être fasciné par ce livre car il en aura suivi les péripéties historico-politiques à travers les médias et peut maintenant aller derrière le décor de la scène politique pour découvrir les tractations et les coups fourrés du jeu politique. Grâce aux témoignages des conseillers des principaux protagonistes qui ont fait l'événement, il est placé aux premières loges et pénètre au cœur des dispositifs politiques.

Il peut ainsi observer le rôle joué par les entourages des cabinets dans les prises de décisions et, à cet égard, l'auteur accorde beaucoup d'espace au témoignage de Jean Royer, principal conseiller de Jacques Parizeau.

Avant d'aborder les moments forts de cette période, soit l'élection de 1994 et la campagne référendaire de 1995, l'auteur, dans son introduction, accrédite la thèse voulant que Jacques Parizeau ait été considéré par René Lévesque comme son véritable dauphin ce qui légitime sa prise du pouvoir à la direction du Parti québécois. Le lecteur y apprendra aussi que Brian Mulroney a offert un poste de sénateur « indépendant » à Jacques Parizeau, d'une part parce que ce dernier appuyait le projet de libre échange et d'autre part parce que cette nomination l'aurait définitivement éliminé du jeu politique en minant sa crédibilité d'indépendantiste. Le chef du gouvernement canadien aurait aussi caressé le rêve de mettre le leader indépendantiste sous sa coupe en le nommant coresponsable de la négociation sur le libre-échange avec les États-Unis. On apprend aussi que Parizeau, alors même qu'il venait d'accéder à la direction du Parti québécois, s'est mis au service de son rival politique, Robert Bourassa, pour faire aboutir une transaction économique qui aurait créé un vaste consortium dans l'industrie des pâtes et papiers. Cet exemple montre que Parizeau était loin du sectarisme partisan qu'on lui a injustement attribué lorsque l'intérêt économique du Québec était en jeu.

Cette biographie jette un éclairage neuf sur les tensions qui ont caractérisé la relation entre les deux chefs du mouvement souverainiste, Parizeau et Lucien Bouchard, dont les projets et les stratégies n'étaient pas au diapason. Duchesne laisse entendre que cette bataille d'egos n'est sans doute pas étrangère à l'échec référendaire et que le camp du changement aurait été mieux avisé de mettre les rivalités de person-

nes et de partis de côté. On assiste à un véritable bras de fer entre les deux chefs souverainistes, Parizeau étant déterminé à ne pas cacher aux Québécois que l'enjeu du référendum était l'accession à la souveraineté alors que son allié bloquiste — reprenant à son compte la stratégie référendaire de 1980 — cherchait à diluer l'option pour transformer le référendum en consultation sur un nouveau partenariat avec le Canada. À cet égard, il montre avec quelle magnanimité Jacques Parizeau a accepté de s'effacer au profit de Lucien Bouchard pour maximiser les chances de succès du OUI.

La contribution majeure de cette biographie est certes de mieux nous faire comprendre la grandeur et les faiblesses de l'homme qui aura laissé une marque indélébile sur le Québec moderne, mais son apport essentiel réside dans le récit détaillé des préparatifs de la campagne référendaire. Il restitue les débats au sein des comités organisateurs, il décrit les querelles et les mécanismes de résolution des conflits, il montre à quel point le gouvernement Parizeau avait préparé un plan de match détaillé pour assumer les conséquences politiques, diplomatiques et économiques d'un OUI. Jamais le Québec n'aura été aussi près de changer son destin. « À la fin de sa vie, rongé par l'amertume, l'homme qui aurait été si à l'aise dans l'uniforme du conquérant se voit forcé de prendre l'habit du résistant. "J'ai échoué, répète Jacques Parizeau, mais attention, la force du projet est dormante." » (p. 579) Il faudra sans doute un quatrième tome pour relater la suite de l'histoire et l'œuvre de pédagogue entreprise par le politicien à la retraite qui depuis 1996 n'a pas cessé d'animer le débat politique.

*Denis Monière*  
*Département de science politique*  
*Université de Montréal*